

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

(Suite).

“Tout marche bien... Ah! si “elle” voulait rester! songeait le docteur en franchissant le seuil du chalet. Mais, c’est un rêve... Il faudra sacrifier Durtol à Pennelière... Eh bien, je sacrifierai Durtol. A la première fonte des neiges, on empilera meubles, bagages...”

Il s’arrêta net. Au salon, personne. Sur la table, bien en évidence, une lettre portait l’adresse de Jacques, écrite hâtivement par Suzan.

“Elle ne peut sans doute pas rentrer ce soir, murmura-t-il. Quelle idée aussi d’aller en ville par un temps pareil! Pourvu qu’il ne leur soit rien arrivé!”

“Mon cher Jacques,

“Votre mère a dit, hier, à Daisy, que vous ne vous étiez pas encore occupé de trouver un remplaçant pour le sanatorium, je brusque la situation et je pars. Je pars, non parce que je ne me sens pas le courage de rester quelques mois de plus à Orcines, mais parce que je ne me sens pas le courage d’y rester sans Rosel auprès de moi, ou avec Rosel qui, apprenant à ne plus m’aimer, me refuse ses baisers, me frappe de toute la force de ses petites mains, en criant, dans son langage d’enfant, comme elle me l’a fait aujourd’hui encore: “Maman méçante! Méçante maman!”

“Loin d’Orcines, je retrouverai, je le sais, les caresses de ma petite bien-aimée. C’est à Pennelière que je vais vous attendre avec Daisy et les deux domestiques de marraine. Vous avez assez confiance en eux pour ne rien craindre à mon sujet. Du reste, à part Roscob et May Champvallier,

personne ne saura (pas même M. de Mire!... vous voyez, je n’oublie pas...) le lieu de ma retraite.

“Croyez, mon cher Jacques, qu’il m’a fallu bien souffrir pour vous quitter comme je le fais. Mais vous ne m’eussiez pas laissée partir, et, ces jours-ci, j’étais à bout de forces.

“Ecrivez-moi vite que vous allez me rejoindre, et que vous me pardonnez.

“SUZAN”.

Lentement, Jacques déchira cette lettre en menus morceaux et les jeta un à un dans le feu d’un geste machinal; puis, les yeux fixés sur la flamme qui venait de les dévorer avec une hâte joyeuse, il resta là, toute la nuit, sans larmes, sombre, en proie à une colère aussi grande que sa douleur...

A la cuisine, les domestiques, désorientés, inquiets, s’étaient d’abord regardés, les bras ballants. Le maître n’avait pas diné, le maître ne se couchait pas, le maître ne répondait rien quand on lui parlait. Que faire?

Le valet de chambre régla la situation:

—Allez au lit. Monsieur n’attendra pas à sa vie parce que c’est un croyant; mais, il peut être malade, je veillerai pour le soigner. Mâtin!... si vous le voyiez!... Je suis bien entré dix fois au salon sans qu’il ait eu seulement un clignement des paupières. Il est pâle comme un mort, ses yeux sont fixes. On en aurait peur, si on ne savait que c’est le chagrin qui le met dans cet état. Notre petite Madame a fait là un joli coup.

—Eh bien, riposta la cuisinière, il n’avait qu’à partir plus tôt. Est-ce qu’on laisse une pareille jeunesse, l’hiver, dans un pays perdu, seule presque tout le jour! Sans compter que “la vieille” était méchante pour elle, et lui enlevait la petite. Madame a pris le bon moyen pour forcer Monsieur à s’en aller. Il l’a-dore et, dans quelques jours, nous serons à Pennelière, croyez-moi, Baptiste.

Mais Baptiste hocha la tête.

—Je ne sais pas... Monsieur a un drôle d’air. Les doux sont, parfois, têtus et pas commodes. De toute façon, on servira bien Monsieur, car, si Madame est une bonne maîtresse, il est, lui aussi, un bon maître. Et puis, Madame, a recommandé de ne pas le quitter, de le soigner; donc...

—Donc, on ne bougera pas, même d’une année, s’il le faut. Allons, bonsoir. On voudrait être au matin. Quand la vieille viendra chercher la petite, ce sera du joli!

Le docteur traversait, le lendemain, la cour du sanatorium, quand la mère Orvanne, furieuse et désespérée, se précipita vers lui.

—Je viens de chez toi. Les domestiques m’ont juré... oui, juré... que Rosel était partie. Ils se sont moqués de moi, les insolents! Ce n’est pas vrai! Réponds, réponds donc vite que ce n’est pas vrai...

—C’est vrai!

Elle bondit.

—C’est vrai? Où est-elle? Pourquoi l’a-t-on emmenée? C’était ma joie, ma vie, cette enfant-là! Ta femme le savait, elle me l’a enlevée, j’en suis sûre... Cela ne m’étonne pas d’elle; mais toi, toi, pourquoi ne m’as-tu pas avertie? Pourquoi n’as-tu pas empêché cette Parisienne de malheur...

D’une main ferme, le docteur entraîna la paysanne:

—Tais-toi, mère, je te prie, et ne te donne pas en spectacle à mes malade, ils te croiraient folle! Ma femme, appelée par une amie, a dû partir précipitamment...

—Elle n’avait qu’à me laisser Rosel.

—Suzan ne s’absente jamais sans Rosel.

—Elle reviendra quand?

—Je l’ignore.

Insensiblement sa voix était devenue dure, si dure, que la mère Orvanne, essuyant ses larmes d’un geste brusque, jeta sur son fils un regard inquisiteur...

Elle le trouva si pâle, si vieilli tout à coup, que le soupçon de la vérité lui traversa l’esprit.